

A woman with long dark hair, wearing a black long-sleeved top and a black skirt with a white pattern, stands barefoot in the shallow, rippling water of a beach. She is looking out towards the horizon. The sky is a pale, overcast blue. In the distance, a low, rocky coastline is visible across the water. The overall mood is contemplative and serene.

Nathalie Lafont

Danser de ses propres ailes

Nathalie Lafont

Danser de ses propres ailes

© Nathalie Lafont, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5354-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE
Un cœur qui bat

1

Léa

— Tu sens la frite ! dit Vicky.

— Pardon ?

— Je dis que tu sens vachement la frite ce matin.

— Ah oui, sûrement. Je n'ai pas eu le courage de me laver les cheveux, désolée.

Avachie sur les tables de l'amphithéâtre, Vicky m'a sortie de ma rêverie. Ce cours de droit fiscal va finir par me renvoyer dans les bras de Morphée. Malheureusement oui, Vicky a raison, je pue la frite. Je travaille au McDo en même temps que mes études. Vous savez, cette enseigne de malbouffe au slogan bien connu « Venez comme vous êtes ». Parlons-en de ce dicton. Qui l'a inventé ? Par pitié, dites-moi quelle est la personne qui, lors d'un brainstorming de l'ennui, s'est finalement décidée à nous pondre cette idée grotesque. D'un point de vue extérieur, je vous l'accorde, c'est très vendeur, mais là n'est pas le sujet. De mon point de vue, petite vendeuse de frites, c'est insupportable. Non, ne venez pas comme vous êtes, faites un effort, je vous en prie. Non, ne viens pas tout nu sous prétexte de faire rire tes amis idiots qui filment derrière la vitre. Non, ne viens pas déguisée en licorne parce que tes adorables copines n'ont rien trouvé de mieux à faire pour ton enterrement de vie de jeune fille. Non, ne scande pas ton menu en chantant sous prétexte que c'est la dernière publicité. Non, non et non ! Nous sommes déjà à deux doigts de la folie avec nos casquettes vissées sur la tête et nos vêtements qui sentent la frite, alors épargnez-nous vos originalités. Merci. Beaucoup.

Je ne pensais pas que je travaillerais un jour chez McDo. Ce n'était pas inscrit dans mon plan de carrière. Je cumule ce boulot avec des études en faculté de droit. Troisième année. C'est pas vraiment ce que j'avais prévu pour mon futur. Je voulais être danseuse. Pas papa. Mon père a un cancer. Ça non plus, on ne l'avait pas prévu.

2

Mélanie

Il me reste désormais quatre mois pour organiser mon mariage. Quatre mois pour louer une salle, envoyer les faire-parts, choisir un traiteur, trouver une robe aussi. Rien n'est prêt, absolument rien. Et pourtant, je me sens très sereine. Ma belle-mère est au bord de la crise de nerfs ; je l'adore, mais son angoisse commence à me taper sur le système. J'ai une vie à côté de ce mariage ! Je n'ai pas toujours le temps d'aller goûter des chouquettes ou essayer des vernis à ongles. Je sais bien que je devrais commencer à me presser, mais je ne sais pas pourquoi, je n'en ai pas envie. Depuis que mon mec, enfin mon futur mari, a demandé ma main, je ne suis plus bonne à rien. C'est simple, moi qui étais la reine de l'organisation, je suis devenue incapable de tenir un planning. Même faire une liste de courses est désormais une épreuve. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même et je me rends bien compte que Tristan commence à s'impatienter.

Pour faire diversion, j'ai ramené à la maison plusieurs magazines de tenues de mariage que j'ai volontairement éparpillés sur la table basse du salon.

En rentrant du boulot, Tristan se met à en feuilleter un et s'exclame :

— C'est pas trop tôt !

J'en reste bouche bée. Je fais des efforts et voilà comment Monsieur me remercie. Très agréable. Je meurs d'envie de lui dire que lui non plus n'a pas choisi son costume, et qu'il peut très bien s'occuper lui aussi de l'organisation de ce mariage. D'autant que c'est à cause de lui si on en est là ! Mais je ne suis pas certaine que ce genre de réflexion soit approprié. J'hésite. Je décide de ne pas envenimer les choses et lui demande s'il a prévu quelque chose pour le week-end qui s'annonce car il commence à faire beau et je me disais qu'on pourrait aller à la mer.

— J'ai mon enterrement de vie de garçon ce week-end. Je ne serai pas disponible du tout.

— Ah d'accord, je ne savais pas, tu ne me l'avais pas dit.

— Mais si, tu es au courant. C'est Max qui a tout organisé, je t'en ai parlé la

semaine dernière.

— Ah bon ?

— T'écoutes jamais rien, punaise, t'es pénible, Mélanie !

— Bon, écoute, j'en profiterai pour aller essayer des robes de mariée.

— Voilà, c'est ça.

Ambiance.

3

Léa

En arrivant à la faculté de droit ce jour-là, j'ai une telle gueule de bois que je suis en train de faire un pari avec moi-même sur le nombre d'heures que je serai capable d'assumer aujourd'hui. Deux, pas plus. On est vendredi matin, la soirée du jeudi soir a encore été une grande réussite. J'ai des bleus plein les jambes, perdu une chaussure, et l'estomac à l'envers. J'ai dormi sur le canapé d'un de mes collègues de promotion, et j'ai pris un vélo pour me rendre à la faculté. Il est huit heures du matin, j'ai donc dormi deux heures tout au plus. Ce matin, c'est cours de droit civil, en amphithéâtre heureusement. Si jamais je m'endors, je pourrai toujours demander le cours, vu que quasiment tout le monde prend des notes sur ordinateur.

Je décide de m'asseoir dans les rangs du fond. Mon sac sur la place de gauche, ma bouteille d'eau sur la place de droite. Le message est clair. Je cherche Vicky du regard mais je doute qu'elle soit parvenue à se lever. D'ailleurs, pourquoi je me suis levée, moi ? Je reconnais la bande de copains de Vicky qui me fait des grands signes en mettant les deux pouces en l'air et en affichant de très larges sourires. Qu'est-ce que j'ai encore bien pu inventer cette fois-ci ? Je fais signe à Léo de venir me voir. Il arrive avec son portable et me montre la vidéo : moi, debout sur le comptoir, en train d'ouvrir une bouteille de champagne et de danser comme Beyoncé. Je me tape la main sur le front.

— Tu étais encore en grande forme hier soir. De la grande Léa ! dit-il.

— Hmmm.

— Par contre, on a fini par te faire descendre du bar, parce que le gérant a commencé à s'énerver. Tu es une grande malade, tu le sais, ça ?

— Okay. Autre chose à signaler ?

— Non, rien. Ah si, tiens, c'est pour toi.

Il prend ma main discrètement, dépose un petit bout de papier sur ma paume et la referme aussitôt. Puis il repart s'asseoir avec les autres. Mes neurones ne doivent pas être encore tous connectés car je reste un long moment avec ce bout

de papier au creux de ma main, sans bouger. J'aime beaucoup Léo. C'est un des rares qui soit un peu doux et qui ait plus que quatre ans d'âge mental, même s'il fait partie d'une bande de copains qui sont tous très loin d'obtenir le prix Nobel de l'intelligence. Après quelques minutes à rêvasser, je finis par ouvrir ma main et déplier le petit bout de papier sur lequel il est écrit : « *C'était agréable ce trajet en bus avec toi.* » J'ouvre de grands yeux interloqués vers Léo, qui s'est déjà rassis avec les autres et qui discute avec eux, sans m'accorder le moindre intérêt. Alors soit j'ai encore beaucoup trop d'alcool dans le sang, soit j'ai loupé un épisode lors de cette soirée.

Le cours de droit démarre. Je n'écoute, ne suis rien, ne comprends rien. Je ne perçois que des sons, je suis complètement dans le brouillard. Je cherche à retracer la soirée, mais je ne me souviens que de bribes. Je me souviens des apéros chez Vicky, de la musique, des gens qui parlent fort et qui boivent trop. Je me souviens du Madison, des lacs du Connemara et des gens qui commencent à tomber à force de tourner. Je me souviens de Léo, qui danse au milieu de la pièce, de sa copine qui l'enlace et qui l'embrasse. Après 23 heures, les voisins, qui avaient atteint leur seuil de patience, nous avaient fichus dehors. C'était ça ou la police, avaient-ils dit. Notre activité favorite avait démarré : errer de bars en bars. Tous les jeunes ayant eu la chance de réaliser leurs études à Rennes vous diront la même chose : il n'y a pas meilleur endroit pour faire la fête ! Le seul inconvénient reste le risque de finir alcoolique et de prendre des kilos sans même sans rendre compte. Mais ça vaut le coup, je vous assure. Nous avons terminé la soirée en boîte de nuit, et la seule image qui me revient alors en mémoire, c'est Léo et moi, chantant à tue-tête assis sur un banc, en attendant le bus pour rentrer. Après, plus rien.

Le cours se termine. Je n'ai pris aucune note, j'ai seulement dessiné des mouettes et des arabesques sur ma feuille blanche. La sonnerie retentit, je me lève en vitesse et me dirige vers la sortie. Je veux rentrer chez moi. J'ai tenu deux heures, pas plus. J'ai gagné mon pari.

En rentrant chez moi, j'ai la tête comme dans un étau. Ça frappe dans tous les sens, dans tous les coins, j'ai l'impression que mon cerveau essaye de s'échapper de sa boîte crânienne. Un vrai cauchemar. Et toutes les questions qui me traversent l'esprit ne m'aident pas vraiment. Je ne comprends toujours pas ce qu'a voulu dire Léo. J'ai beau fouiller encore et encore dans ma mémoire, je ne retrouve pas ce qui a bien pu se passer dans ce bus. Je décide de bouquiner et je

pense que c'est la meilleure décision à prendre. J'aime lire, j'adore lire. Ça me permet de m'évader du quotidien en quelques minutes. J'entre dans un autre univers, je me coupe du monde extérieur. Les gens autour n'existent plus, je n'entends plus personne. Quand un roman me passionne, les personnages commencent à prendre vie dans mon imaginaire. Ils s'animent le temps de la lecture ; je crois que les amoureux des livres me comprendront. Et pour ceux qui ne lisent pas, j'ai tendance à comparer la lecture à un jeu vidéo. L'addiction est la même : on devient hermétique au monde extérieur. Et ça, j'en ai réellement besoin. Mes yeux commencent à se faire lourds, je finis par faire la sieste. Enfin... peut-on réellement qualifier de sieste un sommeil de plus de quatre heures ? Je n'en suis pas certaine.

Je me réveille trempée de sueur : je me souviens. Avec deux grammes d'alcool dans chaque poche, nous avons pris le bus pour dormir chez Léo. Quand je dis « nous », j'englobe les derniers rescapés de la soirée, les derniers idiots encore debout à cette heure tardive, ou plutôt matinale, c'est-à-dire Léo, deux de ses amis, et moi. Le premier bus du matin s'était arrêté devant nous, nous sommes montés dedans, à la queue leu leu, très calmement. L'énergie nous faisait défaut, il était temps pour tous d'aller se coucher. Je m'étais assise au fond du bus contre une fenêtre, et étonnamment, Léo était venu s'asseoir à côté de moi. Nous étions tous les deux affalés au fond de notre siège, un peu dans le brouillard, presque déjà endormis. Sans trop y réfléchir, j'avais posé ma tête sur son épaule et fermé les yeux. Il a attrapé ma main droite et commencé à dessiner au creux de ma paume avec ses doigts. Je l'ai laissé faire, les yeux fermés, en savourant ce moment de douceur hors du temps. Il a continué à parcourir ma peau du bout des doigts durant tout le trajet. Je sentais ses doigts sur ma main, sur mes poignets, sur mes bras. Il formait des petits ronds, très lentement, j'entendais sa respiration, calme et posée. Il avait les mains douces, très douces. J'imagine que d'un point de vue extérieur, nous devons ressembler à un petit couple. Ce que nous n'étions absolument pas. Je profitais de chaque instant, de chaque petit geste. C'était un moment de douceur sans pareil. Je serais incapable de dire combien de temps a duré le trajet. Je sais seulement que le bus a fini par s'arrêter. Léo a glissé sa main dans la mienne pour me faire descendre du bus, puis nous nous sommes séparés sur le trottoir comme si de rien n'était.